

# LE PROPAGATEUR

Vol. VI

AVRIL 1908

No 4

Chronique mensuelle. — Un centenaire oublié ? — Les abeilles de Valvert.

## CHRONIQUE MENSUELLE

*Sommaire* : A Rome, la fête du Pape, une monnaie rare. — Le carême au Vatican. — Une conférence sur l'avenir social. — La faillite du mariage civil. — Le fleau des mariages mixtes. — M. Clémenceau en appelle à Dieu. — In God we trust. — Un beau discours du Président Roosevelt. — L'expropriation en Pologne. — Le Centre et les catholiques. — Zola au Panthéon. — L'oraison funèbre du cardinal Richard. — La charité d'un évêque. — Les journaux de France et le Canada : La Flèche et Montréal ; le Petit-Havre et Crémazie ; La Revue des Deux Mondes et l'émigration au Canada. — Encore les fêtes de Québec : lettre de M. Chapais ; un dernier doute. — Le barbarisme tricentenaire. — Le congrès forestier ; une leçon à retenir ; les 60,000 pins d'Oka. — Les anciennes familles. — Le nouveau livre de M. Désaulniers. — L'histoire de l'Acadie. — L'importance de la petite histoire. — Le prêtre et l'ouvrier à Chicoutimi. — La Saint-Thomas au grand séminaire de Montréal. — La retraite des étudiants. — M. Eugène Roy à Montréal. — Le Festival Saint-Saens. — Mgr Sbarretti à Joliette. — Consécration d'un autel à Lourdes. — La résurrection de Saint-Léonard-de-Port-Maurice. — Un carillon au Sacré-Cœur. — Le sens des cloches et les livres de M. Saint-Denis. — Fêtes de charité. — Une note à propos des annonces de décès. — Nos défunts.

A Rome, le 19 mars, selon l'usage, on a célébré la fête patronale du Saint-Père. Il y eut dans les églises le matin beaucoup de communions, et le soir le vaisseau de l'immense basilique vaticane (80,000 personnes y peuvent tenir) était à moitié rempli. Après le chant des complies, un bénéficiaire a récité la prière pour le Pape, composée par le cardinal Capeceatolo (l'un des plus distingués écrivains d'Italie), la maîtrise a chanté l'hymne *Te Joseph* et le cardinal Rampolla a donné la bénédiction du Saint-Sacrement.

En recevant les cardinaux, Pie X leur a montré une monnaie d'or, un *double*, d'Innocent IX, que l'évêque d'Acqui lui avait offerte la veille. Cette monnaie est très rare, un seul autre exemplaire, du reste devenu introuvable, existe. Innocent IX en effet n'a régné que deux mois à la fin de 1591.

\*\*\*

Il se donne aussi des carêmes au Vatican. Beaucoup de gens ignorent peut-être que le Pape assiste à des sermons qui sont faits pour lui comme pour les grands de sa cour. Les prédications ont lieu le vendredi, dans la salle du Trône, en présence des cardinaux et des prélats... Le Pape y assiste, mais séparé par une tenture qui lui permet d'entendre sans être vu. Ces prédications ont commencé, cette année, le 6 mars, elles étaient données par le Père Pacifico de Seggiano, des Frères-Mineurs-Capucins.

\*\*\*

D'ailleurs, c'est ainsi partout, dans tout le monde catholique, en ce temps de Carême : la doctrine de Jésus-Christ est prêchée à qui veut l'entendre. Les revues comme les journaux catholiques de France, en particulier, sont remplis de comptes-rendus intéressants. Entre des centaines, nous en avons choisi un d'une conférence que M. l'abbé Gayraud, le prêtre député, a donnée au Havre sur *l'avenir social*. Nous laissons la parole au novelliste du *Gaulois* :

M. l'abbé Gayraud examine d'abord quel est l'avenir social et quel doit être, en face du progrès social, le sentiment du vrai chrétien. L'orateur croit pouvoir affirmer que le progrès de l'humanité consiste dans l'accroissement du respect de la dignité de la personne humaine. Et cette dignité exige une marche incessante vers le développement de la justice, de l'égalité civique. Le progrès de l'humanité ne peut se séparer du développement de la fraternité et de la solidarité. Telle est la ligne du progrès. Il y a des principes que nous ne pouvons admettre : la guerre à la conscience religieuse et la guerre à la propriété individuelle. Cela n'est pas le progrès, mais en constitue la négation. Quant à la dignité de la personne humaine, l'éloquent orateur la revendique "parce que chrétien". En dehors du christianisme, en effet, il ne peut y avoir de base pour elle dans les systèmes matérialistes. Le chrétien, au contraire, voit dans l'homme le fils de Dieu, le frère et le cohéritier du Christ, et quand il respecte l'homme, c'est Dieu qu'il respecte dans l'homme. La nature ne montre que des inégalités ; l'égalité ne se trouve entre les hommes qu'en tant que fils de Dieu ; de même la fraternité ne saurait exister qu'entre chrétiens. Le progrès ne peut donc se concevoir en dehors du christianisme.

Parmi les solutions, il faut écarter celle qui méconnaît la propriété individuelle, stimulant naturel et nécessaire du travail, et premier principe d'une démocratie. M. l'abbé Gayraud étudie le système économique actuel, qui n'est pas et ne peut être un régime définitif. Il n'est pas interdit de rêver, dans l'avenir, un idéal magnifique, acquis sans violence, un nouveau régime de la production et de la distribution des richesses où il y aura plus de liberté, plus de fraternité entre les hommes. De même pour les rapports entre les peuples. L'orateur, en termes vibrants de patriotisme, félicite la campagne des sans-patrie, mais constate qu'on peut espérer voir tomber un jour, par suite de l'unification du marché mondial, les barrières entre les nations. On peut espérer qu'un jour toutes les questions internationales seront tranchées par un tribunal d'arbitrage. L'orateur termine par une critique serrée des formules socialistes, impuissantes à résoudre les problèmes de l'heure présente ; il démontre, en termes magnifiques et longuement applaudis, que l'homme ne réalisera pleinement son idéal qu'en s'inspirant de la doctrine du Christ dont la grande figure domine toute la civilisation.

\*\*\*

La grande figure du Christ domine si bien, en effet, toute la civilisation contemporaine, que, sans le Christ et sans sa loi, les institutions les plus nécessaires à la vie sociale croulent. Voyez, par exemple, le mariage. Pour faire pièce à l'Eglise, on a inventé le mariage civil par devant M. le Maire, ceint d'une écharpe. On en faisait d'abord comme une parodie du mariage religieux, et on voulait qu'il fut sacré. Mais voici que le mariage civil est en faillite. Comme l'héroïne de Paul Bourget, la *société* ne veut plus que de *l'union libre*. J'ai sous les yeux un article où l'on nous apprend comment il faut envier aux Malgaches "le simple contrat de louage", dont a parlé M. Briand, en voici un extrait :

Pauvre mariage civil ! S'il ne s'agissait de chose si grave, il y aurait de quoi rire à voir se réduire à rien et s'en aller à vau-l'eau le fétiche légal d'antan.

Il y aurait même, en se mettant à un point de vue religieux étroit, à se réjouir de la victoire du mariage chrétien toujours debout, toujours indissoluble, toujours intact en face des succédanés humains inventés pour le remplacer. Il y aurait lieu de se féliciter en pensant que les familles, averties de la fragilité et de la précarité du contrat civil si facilement révoquant, réfléchiront à deux fois avant d'ouvrir leurs portes et de confier leurs enfants à des prétendants sans religion, ne connaissant d'autre frein et ne présentant d'autre garantie que ceux de la loi civile et d'une parole qui peut si aisément se reprendre.

On peut prévoir, en effet, que plus les liens du contrat civil se relâcheront, moins on verra de ces mésallances lamentables où des jeunes filles chrétiennes, au cœur pur et à l'âme délicate, sont livrées à des indignes par des parents aveugles.

Avec le " divorce toujours plus large ", les pères de famille seront plus circonspects, et " la traite des blanches " par le mariage cessera.

Mais il s'agit ici de chose si grave, de la famille française, du sort de millions d'enfants, de l'avenir de la race.

Et l'on doit s'indigner de ces attentats furieux contre l'intégrité et la pérennité des foyers où s'allume et se perpétue la flamme de vie qui a fait notre patrie si grande, si noble et si généreuse.

La seule satisfaction qu'il soit permis de tirer de ce spectacle écœurant, c'est celle qui résulte de la preuve donnée une fois de plus de cette vérité, que si rien n'est petit dans la religion, rien n'est grand en dehors d'elle.

\*\*\*

Un autre fléau qui menace la société, surtout dans des pays comme les nôtres, ou catholiques et protestants sont mêlés, c'est celui des mariages mixtes. L'on sait l'attitude énergique adoptée par Mgr l'archevêque, que les récents décrets venus de Rome au reste accentuent et facilitent. Voici une note à ce sujet qu'on jugera significative ; elle est de *La Croix* (Paris) :

*Le fléau des mariages mixtes.* — *La Correspondenza Romana* signale les résultats inquiétants des mariages mixtes en Allemagne. Le nombre des enfants issus de ces mariages mixtes et élevés dans le protestantisme, serait de 42,000 contre 27,300 élevés dans le catholicisme. C'est surtout à Berlin et dans le Brandebourg que ce contraste est plus marqué. L'immigration des catholiques y est intense, le nombre des prêtres y est restreint et les causes d'indifférence religieuse plus graves qu'ailleurs.

\*\*\*

Eh ! non, l'on ne se passe pas de Dieu et de sa loi ainsi, sans crier gare, à moins qu'on en souffre ! Combien de fois n'a-t-on pas remarqué, et avec combien de raison, que ce qui reste de bon dans les sociétés qui s'émancipent, leur vient de leurs coutumes ancestrales, du christianisme dont elles sont imprégnées, de la force des habitudes ! N'a-t-on pas entendu, l'autre jour, M. Clémenceau, tout païen qu'il est, en appeler à Dieu sous les voutes du palais Bourbon ? " Pour l'amour de Dieu ", s'est-il écrié, " laissez-moi parler " ! Que voulez-vous la langue française est trop chrétienne depuis 15 siècles pour ce païen-là ! C'est un détail qui peint une situation, tout comme l'éclair d'un regard rend parfois un état d'âme.

\*\*\*

On a donc eu raison, à la Chambre des représentants à Washington, d'adopter — le 17 mars dernier — par un vote de 255 voix contre 5, le projet de loi ordonnant de remettre sur les pièces de monnaie des Etats-Unis la devise : *In God we trust* ! On ferait bien par exemple de mettre aussi la devise ailleurs, et de s'en mieux inspirer dans la vie tourbillonnante des affaires.

\*\*\*

A ce sujet, je voudrais citer ici en entier le puissant et pratique discours que le Président Roosevelt a adressé au Congrès, dans l'un de ces derniers messages. Qu'on lise au moins cette page, elle est cinglante et qui dira qu'elle n'est pas juste ! Ce qui manque le plus " aux affaires " — disait quelqu'un — c'est une base morale, voyez ce qu'en pense l'énergique et honnête président américain :

" On parle beaucoup, dit le président, dans ces attaques contre la politique de l'administration actuelle des droits des " actionnaires innocents. " Cet actionnaire n'est pas innocent, qui achète volontairement des actions dans une corporation dont il sait que les méthodes et l'administration sont corrompues ; et les actionnaires sont tenus d'essayer à obtenir une administration honnête, sans quoi ils n'ont pas le droit

de se plaindre des mesures que le gouvernement est obligé de prendre en vue de forcer la corporation à obéir à la loi. Il a été fait, dans le passé, des torts considérables à des actionnaires innocents par la surcapitalisation, le "lavage" des actions, la spéculation et la manipulation des stocks. Nous avons essayé de l'empêcher, d'abord en exposant l'acte commis et en punissant les coupables quand une loi existante a été violée ; puis en recommandant le passage de lois rendant ces pratiques illicites à l'avenir. Les hommes publics, les avocats et les journalistes qui proclament leur sympathie pour les "actionnaires innocents", quand une grande corporation qui défie la loi est punie, sont les premiers à protester avec une véhémence frénétique contre les efforts de la loi pour mettre fin aux pratiques qui causent du tort aux actionnaires et au public. Les apologistes de la malhonnêteté heureuse déclament toujours contre tout effort tenté pour empêcher ou punir cette malhonnêteté, alléguant que cet effort "dérangera les affaires." Ce sont eux qui, par leurs actes, ont dérangé les affaires ; et les hommes qui jettent ce cri d'alarme dépensent des centaines de milliers de dollars pour justifier, par des discours, des articles de journaux, des livres ou des pamphlets, la fausse représentation de ce qu'ils ont fait ; et cependant, quand les serviteurs publics corrigent leurs fausses représentations en disant la vérité, ils déclament contre eux pour avoir rompu le silence, de crainte que "les valeurs ne soient dépréciées". Ils ont causé du tort à des hommes d'affaires honnêtes, à des ouvriers honnêtes, à des cultivateurs honnêtes, et maintenant ils protestent parce qu'on dit la vérité."

\*\*\*

Beaucoup de libéraux en Allemagne ont jugé que la loi d'expropriation contre les Polonais était injuste d'abord, ils en craignent en plus et à bon droit les conséquences sociales. De même qu'en France les socialistes se réjouissent de la spoliation des biens du clergé, ainsi leurs frères d'Allemagne chantent victoire. "C'est la revanche du prolétaire, disent-ils, qui commence ; tout cela prépare le grand nivelement." Et ils ont raison.

\*\*\*

*Le Centre représente-t-il les catholiques allemands ?* — La *Kœlnische Zeitung* a découvert que sur les 4,709,000 électeurs catholiques d'Allemagne, 2,179,743 seulement, c'est-à-dire moins de la moitié (46,2 %) ont voté pour le Centre. D'où conclusion irréfutable : Le Centre ne représente pas l'Allemagne catholique. D'où autre conclusion non moins logique : Catholiques, rompez avec le Centre. On voit le bout de l'oreille.

Mais c'est oublier, comme le note judicieusement la *Corrispondenza romana*, 1° que si ces 4,709,000 électeurs ont tous été baptisés catholiques, beaucoup d'entre eux ne le sont que de nom ; 2° que les catholiques convaincus et pratiquants forment la grosse majorité des électeurs du Centre ; 3° que beaucoup, ou n'ont pas voté, ou, pour des raisons locales (exemple : en Pologne) se sont inscrits dans des partis locaux, en adhérant en principe à la politique du Centre.

Mais les chiffres sont les chiffres : "la statistique est une opinion", et la bonne pour ceux qui ont juré de briser le bloc catholique allemand.

\*\*\*

Nous ne dirons presque rien, ce mois-ci, des événements de France. La place nous est un peu mesurée et les choses canadiennes nous réclament tantôt. On veut hélas, selon le mot de M. Barrès canoniser Emile Zola, en mettant ses cendres au Panthéon. Jamais homme ne l'a moins mérité. Il a tout sali et tout dégradé au pays de France. Il a sali le paysan de France dans *la Terre* ; il a sali le bourgeois de France, dans *Pot-Bouille* ; il a sali le mineur de France, dans *Germinal* ; il a sali l'ouvrier de France, dans *l'Assommoir*, et il a sali l'armée, dans la *Débâcle*. . . Nous ne dirons pas ce qu'il a fait des mystères de Lourdes et de la Vierge, dans *Lourdes*. . . Cet homme, dont la plume fut puissante, a tout sali, et maintenant il va salir les gloires de France, c'est honteux ! M. Maurice Barrès et beaucoup d'autres ont protesté ;

lo  
d'  
da  
ne  
sé  
co  
di  
qu  
av  
Ne  
cat  
dar  
zie  
por  
anc  
d'én

aux dernières nouvelles le gouvernement hésiterait ; mais Clémenceau et Briand méritent d'être les ouvriers d'une telle besogne.

\*\*\*

Quelle consolation, au contraire, et quel réconfort que d'entendre ce qu'a dit, dans l'oraison funèbre du vénéré Cardinal Richard, au service du 30<sup>e</sup> jour, le pieux et éloquent cardinal de Reims, Mgr Luçon.

" L'éminent archevêque de Reims — raconte *La Croix* (de Paris), d'une voix claire et ferme, en une langue simple, sobre, pénétrante, trace, du regretté cardinal, un portrait vivant et fidèle. Loin de se plaindre de n'avoir à célébrer ni le prestige d'un génie, ni de hautes initiatives, ni une mort héroïque, il se félicite d'avoir à montrer que le cardinal Richard a possédé éminemment le trait qui doit caractériser le prêtre de tous les temps : la sainteté. La vie du défunt fournit le cadre de l'oraison funèbre, qui considère successivement le prêtre modèle, l'évêque parfait administrateur, législateur, pasteur et docteur, le cardinal intrépide défenseur de la vérité et des droits de l'Eglise.

Ce bel éloge a été écouté avec une religieuse émotion. Quelles grandes leçons se dégagent pour l'Eglise de France de cette vie de discipline, d'énergie, de piété ! Ce qui en fait la merveilleuse unité, c'est la sainteté, et le cardinal Luçon l'a observé avec insistance : la sainteté, c'est la force essentielle de l'Eglise.

\*\*\*

Et comme pour montrer en acte " cette force essentielle de l'Eglise qu'est la sainteté ", voici la jolie anecdote qu'on raconte au sujet de Mgr l'archevêque d'Avignon ; elle fait penser aux âges apostoliques et elle établit par un fait — que l'on sait au fond partout et toujours vivant — que l'Eglise du Christ Jésus ne se dément pas :

Dernièrement, à Avignon, un malade, plutôt sceptique en matière de religion, se mourait à la clinique des Sœurs de Saint-François. La religieuse qui le soignait, voyant sa fin approcher, lui offrit les secours de l'aumônier. Le malade refusa sèchement. Sans se décourager, la Sœur renouvela peu après sa demande : — Voulez-vous voir monsieur l'aumônier ? — Si c'était encore l'archevêque... répondit le mourant, pensant se débarrasser, par ce souhait quelque peu imprévu, d'offres qui l'importunaient. La religieuse, connaissant l'esprit charitable de Mgr Latty, n'hésita pas à le faire prévenir aussitôt. Quelques instants plus tard, en effet, l'archevêque accourait auprès du malade. Celui-ci, d'abord très surpris de voir se réaliser si vite un vœu qu'il n'avait émis que parce qu'il le jugeait irréalisable, se laissa bientôt gagner par la grande bonté du prélat, et demanda lui-même, après son entretien avec Mgr Latty, les derniers sacrements. Ce joli trait de dévouement et de charité méritait, n'est-il pas vrai, d'être rapporté.

\*\*\*

Plus que jamais on s'occupe du Canada dans les *vieux pays*. Le temps est loin au Xavier Marmier et Rameau de St-Père devaient révéler la France d'Amérique aux Français de France. Les " arpents de neige " s'enfoncent dans les brumes de la légende. Plusieurs journaux ou revues ont parlé de nous, ces temps derniers, en France ; nous avons même eu l'honneur d'une séance au palais Bourbon, où, l'on a discuté et ratifié en principe le traité de commerce élaboré naguère par MM. Fielding et Brodeur. Entre autres périodiques, qui s'occupent ainsi de nous, je note : une feuille locale de la Flèche qui parle des origines de Montréal — *Jérôme de la Dauversière* qui fonda avec M. Olier la société de Notre-Dame de Montréal et chargea M. de Maison-Neuve de venir ici servir Dieu et le Roi, était de la Flèche ; une autre publication locale — le *Petit-Hâvre* — de la ville dont elle porte le nom, qui raconte dans une note vivement sympathique la fin de carrière de notre pauvre Crémazie ; et enfin la grande et importante *Revue des Deux Mondes* qui nous apporte, dans sa dernière livraison, un bel article de M. Louis Arnould, notre ancien professeur de littérature à Montréal, sur " la politique canadienne d'émigration française. "

Le journaliste de La Flèche analyse une conférence donnée récemment, dans sa ville, par le Père Blanchet. Après avoir noté la fondation des Hospitalières de Saint-Joseph par M. de la Dauversière — ce sont nos Sœurs de l'Hôtel-Dieu —, le rôle qu'il joua dans la société dont il jeta les bases avec M. Olier, et l'importance du site qu'on choisit au Canada — l'île sise aux pieds du Mont-Royal — le sympathique conférencier a dit en résumé ce que voici — et ce que personne parmi nous, au Canada, n'a le droit d'oublier :

Avant tout, il fallait acheter Montréal qui n'était pas terre vacante. La Dauversière la paya 150.000 livres à son propriétaire, M. de Lauzon, intendant du Dauphiné. Pour cette colonie il fallait des colons. La Dauversière les recruta en Normandie, mais en beaucoup plus grand nombre à La Flèche et dans les environs. Tous ces enrôlés étaient animés des sentiments les plus élevés ; plusieurs d'entre eux moururent martyrs de la civilisation chrétienne. Pour cette grande expédition il fallait un capitaine. La Dauversière le trouva dans la personne de M. de Maison-Neuve. " Je n'ai aucun : vue d'intérêt, lui dit celui-ci, ma fortune me suffit ; mais je la sacrifierai volontiers avec ma vie pour votre noble entreprise ; le seul honneur que j'ambitionne, c'est de servir Dieu et le roi. " C'est à M. de Maison-Neuve qu'était réservée la gloire de bâtir Montréal.

Le journaliste du Havre narre des choses que nous connaissons tous, car Crémazie a été assez à la mode depuis quatre ou cinq ans ; mais nos lecteurs liront sans doute avec intérêt quelques extraits du journal français :

" 19 janvier 1879. Il y a déjà bientôt trente ans de cela. Un convoi modeste franchissait ce jour-là la porte du cimetière Sainte-Marie. Derrière le char funèbre, quelques rares personnes. Sous le ciel gris et froid, par les allées dénudées et tristes, le cortège gagna le coin du champ où viennent dormir côte à côte les morts partis sans laisser de gros sous et auxquels l'Administration accorde, pour un temps limité, l'aumône de quelques pieds de terre. La bière disparue dans la nuit, le trou comblé, un fossoyeur piqua sur la tombe la petite croix de bois. On y lisait :

JULES FONTAINE

17 Janvier 1879 — 52 ans.

" Et les rares assistants se retirèrent, sans même pouvoir donner aux parents du défunt un témoignage de sympathie émue. . . .

" Et l'homme qui piquait d'un geste machinal la croix de sapin sur le tas de terre fraîche, était loin de se douter, certes, ainsi d'ailleurs que le petit groupe de Havrais qui connurent le défunt, que notre nécropole venait de donner asile à la dépouille d'un martyr de l'Idéal, à cet enfant de Québec qui fut, en même temps qu'un patriote sincère, le premier des poètes franco-canadiens. Sous le nom d'emprunt de Jules Fontaine, et sans avoir rien révélé de sa gloire, qui rayonne encore aujourd'hui dans l'histoire de l'âme canadienne-française, venait mourir chez nous, obscur, ignoré, perdu dans la nuit de l'exil, le rêveur de grand cœur et de noble esprit que fut Octave Crémazie. Et trente ans après une disparition qui a mis la douleur et le deuil parmi tous les Canadiens, j'ai l'honneur d'être le premier dans la presse havraise à révéler ces choses. . . . "

**Enfin, de l'article de M. Arnould, nous ne pouvons aussi que détacher quelques lignes, mais elles rappelleront à nos habitués ce qu'ils savent déjà, nous voulons dire que le sympathique professeur est un bon ami qui nous apprécie et nous aime.**

" Il ne s'agit nullement, dit-il, de dépeupler et de vider notre beau pays, mais de canaliser dans la direction du Saint-Laurent les minces courants d'émigration qui s'en échappent par différentes ouvertures pour se disséminer et se perdre de côtés et d'autres. A tous ceux qui se sentent, pour un motif ou pour un autre, trop à l'étroit sur notre sol et qui ne veulent pas tenter l'exode dans nos propres colonies, — où ne les poussent d'ailleurs, la plupart du temps, ni la salubrité du climat, ni les sociétés de colonisation persuadées qu'elle doit se faire surtout par l'indigène, — à tous ceux-là il faut montrer et remonter le Canada, *le pays le plus français qui soit au monde en dehors de la France*. Ne sont-ce pas les descendants de nos propres aïeux, qui nous y accueilleront, qui nous entoureront, professant notre langue, notre foi, notre affabilité, notre galeté, nos chansons, nos traditions, nos mœurs, et nous donnant un peu l'illusion que nous retrouvons dans une vie nouvelle un coin de la vieille et chère France ? "

\* \* \*

*Le pays le plus français qui soit au monde ?* le serons-nous toujours, le serons-nous longtemps encore ? Comme dit encore M. Arnould, "l'influence prépondérante des affaires et l'opportunisme des hommes politiques français désireux de se faire pardonner leur origine" ne finiront-ils pas par nous noyer ? Grosse et douloureuse question que l'on peut poser, même après avoir lu la lettre explicative de M. Thomas Chapais et l'article de M. le juge Routhier à propos de la célébration du troisième centenaire de Québec. Il n'est que juste de reconnaître que plusieurs des compatriotes éminents qui s'occupent de l'organisation des fêtes de Québec, cherchent à sauver le plus qu'ils peuvent le prestige et l'influence de l'élément français dans cette difficile et délicate affaire, et là comme ailleurs, le rôle de critique est plus aisé que l'autre ! Mais l'argent est si puissant, et ce n'est pas de notre côté qu'il pèse dans la balance !

Quoiqu'il en soit, nos critiques passées — lesquelles demeurent, croyons-nous. — nous font un devoir de citer quelques passages au moins de la très belle lettre qu'a écrite M. Chapais, et, où, à ce qu'il nous semble, l'écrivain québécois laisse entendre beaucoup de choses (qu'il ne dit pas explicitement) à nos amis les Anglais. Champlain, explique M. Chapais, *ne sera pas banni de nos fêtes ; il en restera la figure centrale et dominante*. Cependant comme son œuvre a grandi, nous ne célébrerons pas seulement, en 1908, notre *naissance*, mais encore notre *croissance*. Nous ferons revivre toute notre histoire :

"C'est ainsi qu'en des parades pittoresques et des représentations brillantes apparaîtront successivement : Dollard défendant le Long-Saut jusqu'à la mort avec sa poignée de héros ; M. de Tracy, l'illustre lieutenant-général de Louis XIV, escorté des preux de Carignan-Salières ; Frontenac, dans l'inoubliable scène du Château Saint-Louis, annonçant au parlementaire de Phips qu'il va répondre par la bouche de ses canons ; l'héroïne de Verchères tenant tête aux Iroquois ; Montcalm et Lévis à la tête des intrépides soldats de Languedoc, Guyenne, Béarn, etc. ; Wolfe et Murray avec leurs vaillants grenadiers et highlanders ; Carleton repoussant les Américains dans la nuit tragique du 31 décembre 1775 ; Salaberry et ses braves Voltigeurs de Châteauguay." Et plus loin, M. Chapais ajoute : "Non, le projet conçu par Son Excellence le gouverneur général, n'a pas pour objet de nous enlever les Plaines d'Abraham, de changer leur nom historique et de blesser nos justes susceptibilités. Lord Grey est trop intelligent, trop clairvoyant, il a des idées trop larges, des sentiments trop élevés pour se proposer un tel but. Que des esprits mal équilibrés s'emballent à ce propos, et se lancent dans des conceptions extravagantes, nous le voyons bien, et nous sommes tout disposé à calmer leurs effervescences. Mais le gouverneur général ne saurait être tenu responsable de ces incartades ridicules. Ce qu'il veut, c'est créer autour de Québec un parc, disons mieux, un boulevard pittoresque et historique, qui fera le tour de nos champs de bataille fameux, et offrira à l'intérêt, à la sympathie, à l'admiration des visiteurs, avec des points de vue incomparables, des monuments, des statues, des inscriptions où l'on évoquera

*Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.*"

\* \* \*

Bien entendu, tout ce que nous venons de reproduire de la lettre de M. Chapais, nous l'approuvons de grand cœur. Nous croyons seulement qu'il y a plus que "quelques esprits mal équilibrés" qui veulent faire autre chose des fêtes de Québec qu'une fête du souvenir sincère et loyale. On en veut faire une fête anglaise et impérialiste. S'il le faut absolument, subissons-la, mais de grâce n'en soyons pas trop fiers.

\* \* \*

Il convient de signaler ici l'intéressant et très convaincant article du *Bulletin du Parler Français* à propos du barbarisme *tricentenaire*, dont nos grands quotidiens paraissent rafoler. On pourrait dire à la rigueur que Québec est *tricentenaire* affirme le savant Bulletin, mais il faut parler de son *troisième centenaire* et non pas de son *tricentenaire*.

\*\*\*

Dans la deuxième semaine de mars, s'est tenu à Montréal un grand congrès forestier. Pour être d'ordre matériel, la question n'en est pas moins très importante. La forêt, c'est une richesse, et pour nous c'est une richesse nationale. Or, il paraît que nous la dilapidons, cette richesse, avec une imprévoyance qui pourrait devenir désastreuse. Le bois aujourd'hui est une marchandise fort courue. Vous savez, on en fait du papier, et le papier on en fait des gazettes, et les gazettes, il y en a tant ! Donc il faut ménager nos forêts et notre bois. Mais comment ? Voici la réponse, elle est de Mgr Laflamme, et elle résume, je crois, au point de vue pratique, plus d'un discours : "il faut persuader le colona ou le cultivateur qu'il ne doit demander à ses forêts que l'équivalent du bois qui y pousse chaque année — qu'il lui faut exploiter ses forêts de manière à ne pas les ruiner — et que, enfin, ces belles forêts ne sont pas ordonnés par la nature à donner, comme les céréales, des moissons à courte échéance, elles ont besoin de temps."

Mgr Bruchési, qui a assisté au congrès, a parlé — au cours d'une improvisation — des 60,000 pins que le bon M. Lefebvre, le vénéré sulpicien curé d'Oka, a plantés sur les bords de son lac des Deux-Montagnes. A cette occasion, un journaliste mal informé, nous a dénommé M. le curé d'Oka : le regretté M. Lefebvre ? comme si tout le monde ne savait pas quel vieillard alerte et vigoureux M. Lefebvre a su rester, malgré ses soixante-dix-huit ans. On annonce ses noces d'or pour le mois de juin. Elles seront brillantes.

\*\*\*

Un comité s'est formé à Québec pour rechercher dans notre pays les vieilles familles qui sont restées fixées depuis plus de deux cents ans sur le même sol. C'est une idée originale et très heureuse. On distribuera aux représentants actuels de ces familles une médaille d'honneur. Elle sera comme un titre de noblesse d'un nouveau genre.

\*\*\*

M. F. L. Désaulniers, l'ancien député fédéral de Saint-Maurice, est l'un de ces chercheurs qui ne se lassent jamais. Il vient de publier un quatrième et dernier volume de son ouvrage sur les "vieilles familles d'Yamachiche". Le premier volume date de 1898. Le dernier contient la généalogie de vingt-trois familles, toutes originaires d'Yamachiche et dont voici les noms : Aucoin, Bettez, Boisvert, Bonin-Dufresne, Bournival, Ferron, Garceau, Gauthier, Gignac, Guilmet, Hébert, Hubert, Beaulieu, Lamothe, Landry, Lapointe; Lapalice, LeBlanc, Lemay, Livernoche et Ricard. L'œuvre de M. Désaulniers renferme à peu près la généalogie de toutes les familles du beau comté de Saint-Maurice. C'est un travail de Bénédictin. Il fait honneur à l'activité intelligente de l'auteur.

\*\*\*

Un livre aussi fort intéressant, c'est celui que M. le curé S.-A. Moreau, de Saint-Jacques-le-Mineur, vient de publier sur l'Acadie. Cette paroisse, son nom l'indique, a été fondé par des Acadiens fugitifs, après le "grand dérangement" de 1755. L'auteur est lui aussi un chercheur intelligent. Il n'en est pas à son premier ouvrage, et il sera de ceux, de la génération présente, dont les générations futures garderont le nom avec reconnaissance.

\*\*\*

La petite histoire, celle qu'on écrit en marge de la grande, paraît parfois intéresser surtout ceux qui s'y voient revivre — ou *prévoir* si le mot était

français — dans leurs ascendants, et ce sont ceux-là naturellement qui souscrivent d'abord, qui ont des titres à y voir figurer leur photographie ; mais il reste vrai que pour tous la petite histoire a son importance, car c'est d'elle en somme que se tisse la trame de la grande. Que serait Napoléon devant la postérité, s'il n'avait pas eu pour le suivre les milliers de héros inconnus — qu'il a fait mourir et qui font sa gloire ?

\*\*\*

C'est ainsi, par exemple, qu'on a vu, le soir du 24 mars dernier, à Chicoutimi, l'active cité-reine du Saguenay, une manifestation qui a un sens fort significatif et de portée générale. M. le supérieur du Séminaire de l'endroit, M. l'abbé Eugène Lapointe, — qui est en même temps l'aumônier de la Fédération Ouvrière de Chicoutimi, rentrait d'un voyage en Europe. Ses ouvriers lui ont fait une très jolie réception, avec séance publique, adresse et fanfare. La *question sociale* passionne depuis longtemps l'abbé Lapointe. Ses anciens confrères de Rome s'en souviennent. Et c'est une joie de constater, sur ce point de notre sol canadien comme ailleurs, l'entente qui existe entre l'ouvrier et le prêtre. Cette entente est une force ; grâce à elle d'autres nuages peuvent se dissiper. L'ouvrier chrétien n'aura jamais de meilleur ami que le prêtre, le prêtre qui lui prêche le travail, le bon ordre, l'esprit d'économie, l'amour de la paix et le respect de Dieu : le Grand Ouvrier du monde !

\*\*\*

Plus que jamais, en ces temps où le peuple a accès par son vote aux délibérations qui décident des destinées d'un pays, les jeunes lévites qui aspirent à l'honneur du sacerdoce doivent se préparer à être des hommes de savoir aussi bien que des hommes de vertu. La dernière fête de saint Thomas d'Aquin, le samedi 7 mars, au grand séminaire de notre ville, a été à ce point de vue spécial fort encourageante. Les diverses *soutenances* qu'on y a données, sous la présidence de Mgr l'archevêque révélaient des théologiens solides et des prédicateurs convaincants pour l'avenir. Trois heures durant, les jeunes argumentateurs ont su maîtriser l'attention avec un brio remarquable.

\*\*\*

Quelques semaines plus tard, leurs confrères du monde, les étudiants laïques de l'Université Laval, suivaient avec assiduité et conviction les exercices de leur retraite annuelle préparatoire à la communion pascale, fixée pour eux au dimanche de la Passion. "*Custos, quid de nocte* : gardien que pensez-vous de la nuit ? leur fut-il dit. Dans cette nuit troublante des affaires et du monde où vous porte votre vocation, craignez-vous de vous perdre ? Savez-vous l'importance du salut, l'effrayante perspective des fins dernières pour qui ne s'y prépare pas, les bons combats à soutenir pour changer cette frayeur en consolation riche d'espoirs, savez-vous l'histoire du Prodiges ? Au fond, tout est là. La vie a ses misères. Le plus souvent, il s'agit surtout de croire à la miséricorde.

Et ce fut sûrement un bonheur pour l'archevêque vice-chancelier de communier de sa main ces centaines de fiers jeunes gens et leurs professeurs. Quelle Pâques pleine de promesses que celle-là ! Oh ! je sais : ne voyez pas tout en rose, nous dit-on. Il y a la Franc-Maçonnerie, il y a le libéralisme, il faut le catholicisme intégral. Eh ! sans doute, c'est très vrai. Mais s'il est sage de prévoir la tempête, ne l'est-il pas aussi de compter sur ceux que Dieu nous donne pour parer à ses éventualités ? Les optimistes sont des endormeurs, d'accord. Aide-toi et le ciel t'aidera !

\*\*\*

M. l'abbé Eugène Roy, de Québec, le zélé directeur de l'*Action Sociale*, est venu l'autre soir (9 avril), donner à Montréal, à la salle du *Gésu*, une conférence qui a été justement appréciée. Mgr l'archevêque présidait.

\*\*\*

Quelques jours auparavant (le 30 mars), dans la grande salle du *Monument National*, à Montréal toujours, sous la direction du professeur Guillaume Couture, un chœur choisi de musiciens et de chanteurs a donné une magnifique soirée dite le Festival Saint-Saëns. Au dire de tous les connaisseurs, ce fut un beau succès artistique. Comme l'a expliqué Mgr Bruchési, dans une délicate allocution, le concert avait pour but de venir en aide aux pauvres incurables et les Sœurs n'ont pas eu de peine à placer leurs billets. On les a payés jusqu'à dix, vingt et cinquante dollars — le grand total a donné, je crois, \$2,500.00 ! Monseigneur a remercié avec émotion tous ces généreux bienfaiteurs :

"Merci, a-t-il dit, à l'Association Saint-Jean-Baptiste, qui, faisant spontanément une exception à ses règlements, a bien voulu nous donner gratuitement l'usage de cette belle salle ; merci à M. Couture qui a apporté à l'organisation de ce concert la science le zèle, le dévouement, l'amour qu'il apporte depuis des années à la direction du chant, dans notre cathédrale, cette cathédrale qu'il aime, dit-il, par dessus tout ; merci aux chanteurs, aux chanteuses, aux musiciens, qui l'ont si bien secondé dans sa tâche et tout particulièrement, il me semble que vous me demandez de le dire, à la pianiste distinguée (Madame Dr Damien Masson), qu'on appelle maintenant dans nos fêtes musicales de charité, pour remplacer l'orchestre, que je salue, l'autre jour, comme l'amie dévouée des jeunes aveugles, et que je salue, ce soir, comme l'amie et la bienfaitrice des incurables.

"Ah ! ces pauvres incurables ! Vous vous êtes dit peut-être : "Quel dommage qu'ils ne puissent pas entendre les suaves harmonies qui nous ont enchantés ce soir ! Ils les entendront. Nous y avons pensé. Dans quelques semaines, en effet, nos aimables artistes iront à l'hôpital répéter en grande partie leur admirable concert. Hélas ! Tous les malades ne peuvent pas s'y rendre. Il y en a tant cloués pour le reste de leurs jours sur leur lit de souffrance ! Mais ils viendront ceux que l'on pourra porter dans les bras, ceux qui se traînent sur leurs béquilles, ceux qu'on roule dans leur chaise ; ils viendront et ils jouiront à leur tour comme nous avons joui nous-mêmes. Il y aura du bonheur dans leur âme, des larmes dans leurs yeux, et pour vous, chers artistes, il me semble que ce sera votre meilleure récompense."

\*\*\*

Le jour de la fête de saint Joseph — 19 mars — de magnifiques cérémonies religieuses ont eu lieu à Joliette, sous la présidence de Son Excellence Mgr Sbarretti, délégué apostolique, que Mgr Archambeault avait invité pour la circonstance. Trois cloches ont été bénites par Son Excellence. M. le curé Lavigne de Cohoes, N. Y., a prêché un superbe sermon. Un nombreux clergé, une foule immense assistaient. Tous les maires des paroisses du jeune diocèse, avec leurs épouses, avaient été priés de remplir les honorables fonctions de parrains et de marraines.

Mgr le délégué a passé trois jours à Joliette et il a été l'objet dans toutes les communautés de la florissante cité de réceptions sympathiques et délicates.

\*\*\*

Le jour de l'Annonciation — 25 mars — Sa Grandeur Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal, a consacré, dans la jolie chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, à Montréal, l'autel de la crypte. La cérémonie coïncidait avec la célébration du cinquantième anniversaire de la Sixième Apparition de la Vierge, à Lourdes — celle où elle s'est dite l'Immaculée Conception !

\*\*\*

Le dimanche suivant — 29 mars — avaient lieu à Saint-Léonard-Port-Maurice, des fêtes qu'on pourrait dénommer de *résurrection*. Il y a un peu plus d'un an seulement — exactement le 17 janvier 1907 — l'église de Saint-Léonard brûlait, l'orgue flambait et les cloches fondaient: ce fut terrible, comme tous les désastres. Quatorze mois plus tard, une église nouvelle, aussi belle que l'ancienne, avec des orgues aussi sonores, et un joyeux carillon de trois cloches nouvelles, était offerte au culte par cette paroisse vraiment modèle pour la spontanéité de sa générosité. C'est, au bas mot, 75,000 dollars qu'on a donnés pour la maison de Dieu. Honneur à M. le curé Houle et à ses paroissiens ! Le 29 donc, dans la matinée, Mgr l'auxiliaire a béni l'église et l'orgue, et, dans l'après-midi, Mgr l'archevêque lui-même a béni les cloches.

\*\*\*

Et ces jours derniers — le 13 avril — Sa Grandeur Mgr l'archevêque bénissait encore un puissant carillon de cinq cloches, à l'église du Sacré-Cœur à Montréal.

\*\*\*

Tous ces carillons, qui chantent à Dieu la prière des hommes, et aux hommes l'appel de Dieu, c'est, en plus d'un sens, une richesse pour notre ville et notre diocèse. Mais cette richesse il est bon de la pouvoir analyser au point de vue spirituel afin de l'apprécier moins mal. Ce que signifient les cloches, par quelles cérémonies le texte du Pontifical prescrit qu'on les baptise, d'après quels rites et quel est le sens de ces rites, avec la traduction des oraisons ordonnées à cette fin... où trouver tout cela, exposé avec science et méthode ? Dans les petits volumes de M. l'abbé Joseph Saint-Denis, de Chambly, l'érudit et infatigable auteur de nos *ordo* de la province de Montréal. Il vient de publier deux petits pamphlets, l'un à l'usage des fidèles, l'autre à l'usage des écoles... qu'il faut lire, si l'on veut s'instruire sur le vrai sens des chants de nos poétiques carillons !

Entendez-vous la cloche du village,  
Nous appeler au lieu du rendez-vous...

\*\*\*

Le 15 mars, les membres des Conférences de la Saint-Vincent-de-Paul de la ville et de la banlieue de Montréal, sous la direction de leur aumônier-général, M. le chanoine Lepailleur, et d'après la suggestion de Mgr l'archevêque, visitaient en personne leurs frères souffrants de l'Hôpital des Incurables. Le soir du 19 mars, sous la présidence de Mgr Racicot, les orphelins de l'Hospice Auclair donnaient une petite séance, où l'on a parlé des bienfaits de la charité d'une façon exquise, et où il s'est versé plus d'une larme. Mgr l'auxiliaire, dans son allocution, a rappelé qu'il était lui-même orphelin vers l'âge de 7 ans; il a assuré que Dieu protège les orphelins et les aime et, en souriant, il ajoutait: "Vous voyez que grâce à la Providence quelques-uns ne *tournent pas trop mal*" !

Ces fêtes de la charité, qui sont du reste si nombreuses, sont toujours une force et une consolation pour ceux qui en sont témoins.

\*\*\*

C'est une charité aussi, et l'une des meilleures, de prier pour nos défunts. Ce mois-ci, avant de donner ma liste, je dois une explication à un correspon-

dant anonyme, à qui j'enverrais volontiers un volume de M. Branchereau si je connaissais son adresse. Je suis obligé — la plupart du temps — pour donner cette liste de nos défunts de la saisir au vol dans les grands journaux. J'avais donc cueilli là que M. Néron était curé de *Sainte-Catherine* c'était une erreur, M. Néron était curé de *Saint-Firmin*. Point n'était besoin, n'est-ce pas, pour me dire cela, de m'envoyer une carte postale en me sommant de consulter le *Canada Ecclésiastique*...

\*\*\*

Je recommande aux prières de nos lecteurs :

M. D. Chevrier, p.s.s., de l'église Saint-Jacques à Montréal, décédé subitement, le 2 avril, à l'âge de 63 ans. M. Chevrier avait l'honneur d'être l'ancien professeur et était resté l'un des plus dévoués amis de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal ;

M. l'abbé Swéron, curé de Frenchville (Portland), décédé le 19 mars, à l'âge de 80 ans tout près et après 50 ans de ministère ;

M. l'abbé Ernest Dorais, curé de Notre-Dame de Lourdes (Saint-Albert), et ancien vicaire de Saint-Anicet, décédé aussi vers le 19 mars, à l'âge de 43 ans ;

M. l'abbé L.-M. Létourneau, ancien chapelain des Sœurs de la Charité à Saint-Hyacinthe, décédé à Saint-Hyacinthe, le 15 mars, à l'âge de 40 ans ;

A ces noms canadiens, on me permettra d'ajouter celui de M. l'abbé Ragon, un ancien professeur à l'Institut catholique de Paris, dont les œuvres classiques sont bien connues au Canada — sa *grammaire grecque* entre autres — et qui est mort aussi, à Paris, au cours du mois de mars,

*Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem.*

*L'abbé Elié J. Auclair*



## AVIS

Si, parmi ceux qui achètent le *Canada Ecclésiastique* et qui n'en conservent pas la série, il s'en trouvait qui auraient les années 1892 et 1893 et qui seraient disposés à les échanger pour d'autres livres, ils seront bien obligés de nous les envoyer ou de nous le faire savoir. Ils nous reste quelques exemplaires de l'année 1907. Nous serions disposés à échanger ce volume contre un exemplaire des années antérieures, c'est-à-dire de n'importe quelle année, de 1887 à 1904 inclusivement.

## Un centenaire oublié

(Suite et fin.)

Si elle s'intéresse ainsi à ces âmes d'enfants, ce n'est pas seulement sous les inspirations de son cœur, c'est aussi sous les inspirations de sa piété; car elle a une religion éclairée, solide, aimable, agissante. Son âme a ses racines au tabernacle et en tire la sève qui fait épanouir les fleurs odorantes et les fruits d'or. Elle rappelle ces femmes du XVII<sup>e</sup> siècle, formées à la vraie piété par saint François de Sales, Bossuet, Fénelon. S'il y a parfois en elle une certaine tristesse, ce n'est pas la tristesse romantique, qui déprime les âmes et les fait s'évanouir dans le rêve, mais cette tristesse dont on retrouve les accents dans l'*Imitation* comme dans les *Confessions* de saint Augustin, et qui est au fond de toutes les grandes âmes agitées par le tourment de l'infini, blessure glorieuse et incurable, faite en nous par une flèche divine partie du ciel. C'est là une de ces plaies mystiques dont la légende dorée raconte le miracle éternel. De telles âmes ne trouvant rien sur terre qui réponde à la grandeur de leurs désirs, lèvent les yeux vers ces horizons de lumière et d'amour que Dante a chantés dans son *Paradis* et auxquels fait allusion Brizeux, quand il dit:

Vers vos divins autels, je me tourne en pleurant.

Au dernier jour d'une année qui s'achève, Eugénie de Guérin écrivait: " Oh! que le temps passe vite! hélas! hélas! ne dirait-on pas que je le regrette? Mon Dieu! non, je ne regrette pas le temps, ni rien de ce qu'il nous emporte: ce n'est pas la peine de jeter ses affections au torrent. Mais les jours vides, perdus pour le ciel, voilà ce qui fait regretter et retourner l'œil sur la vie. Mon cher ami, où serai-je à pareil jour, à pareille heure, à pareil instant, l'an prochain?... Dieu le sait, et je suis là à la porte de l'avenir, me résignant à tout ce qui peut en sortir. Demain je prierai pour que tu sois heureux. C'est le jour des étrennes, je vais prendre les miennes au ciel. Je tire tout de là; car vraiment sur la terre je trouve bien peu de choses à mon goût. Plus j'y demeure, moins je m'y plais: aussi je vois sans peine venir les ans, qui sont autant de pas vers l'autre monde. Ce n'est aucune peine, ni chagrin qui me fait penser de la sorte: ne le crois pas, je te le dirais: c'est le mal du pays qui prend toute âme qui se met à penser au ciel."

Malgré cette page un peu teintée de mélancolie, n'allez pas croire qu'Eugénie de Guérin eut une dévotion chagrine. Sa piété était joyeuse, allègre, chantante. Avec saint François de Sales, son guide préféré, Eugénie savait qu'un saint triste est un triste saint, et elle aurait volontiers dit avec cet autre François, le *Poverello* d'Assise, parlant de Dieu : " Quand on est au service d'un si bon maître, il ne convient pas d'avoir un visage triste et renfrogné."

Aussi la joie de servir Dieu jaillit-elle souvent sous sa plume, parce qu'elle déborde de son âme.

Elle aime les dimanches à la campagne où elle voit les paysans joyeux remplir la petite église d'Andillac. Les fêtes de l'Église l'enchantent. Elle se plaît à rappeler les vieux usages chrétiens : la bûche de Noël, le réveillon, la fête des Rois. Noël est sa fête de prédilection. On va à pied, à travers la campagne, du château au village, pour assister à la messe de minuit.

" La Noël est venue ; belle fête, celle que j'aime le plus, qui me porte autant de joie qu'aux bergers de Bethléem. Vraiment, toute l'âme chante à la belle venue de Dieu, qui s'annonce de tous côtés par des cantiques et par le joli *Nadulet* (1). Rien à Paris ne donne l'idée de ce que c'est que Noël. Vous n'avez pas même la messe de minuit. Nous y allâmes tous, papa en tête, par une nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien que papa sortait de temps en temps la tête de dessous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre, mais nous n'avions pas froid : l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant comme nous vers l'église, dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en vîmes un brin si joli que nous en voulions faire un bouquet au Saint-Sacrement, mais il fondit dans nos mains : toute fleur dure peu."

Cette page n'est-elle pas vivante et ravissante ? Eugénie en a une plus belle encore sur le baptême d'une cloche dont elle était marraine. Je ne l'ai pas transcrite, parce qu'elle est sûrement

(1) Nom d'une façon particulière de sonner les cloches pendant les quinze jours qui précèdent la fête de Noël, appelée en patois languedocien *Nadal*.

dans vos mémoires : il suffit de l'avoir lue une fois pour ne jamais l'oublier.

La sincérité de sa foi rend Eugénie joyeuse et confiante, toutes les fois qu'elle est témoin d'un acte de religion. Ecoutez encore ces deux courtes anecdotes :

“ Quand je vois passer devant la croix un homme qui se signe ou ôte son chapeau, je me dis : voilà un chrétien qui passe ; et je me sens de la vénération pour lui, et je ne ferme pas à verrous, si je suis seule à la maison ; au contraire, je me tiens à la fenêtre et regarde tant que je puis cette bonne figure de chrétien, comme je l'ai fait tout à l'heure. On n'a rien à craindre de ceux qui craignent Dieu. J'aurais volontiers ouvert la porte à l'inconnu que j'ai vu chevauchant du côté de la croix. Que Dieu l'accompagne où qu'il aille ! ”

— “ Depuis hier, tempête, affreux orage à faire trembler la terre. Nos jeunes personnes en ont été effrayées, jusqu'à un vieux soldat de Napoléon, qui, nous a-t-il dit, n'avait pas eu tant de peur à Iéna et à Austerlitz. Il s'est levé, a allumé son feu et une chandelle bénite, et s'est mis à prier Dieu tant qu'a duré le tonnerre. J'ai trouvé cela touchant, ce vieux guerrier chrétien à genoux pendant un orage, près d'un petit cierge, simple objet d'une foi simple. ”

“ Rien n'est beau comme le vol d'une âme vers Dieu, ” lit-on dans une lettre de Bossuet à Mme de Luynes. Pour soutenir ce vol de son âme, Eugénie de Guérin avait un directeur. C'était le curé de sa petite paroisse d'Andillac, homme éminent dont elle parle avec vénération et dont elle a plusieurs fois gravé le nom dans son *Journal* et dans ses *Lettres*. Il y a surtout une page émue. C'est quand elle apprend que ce confident de son âme va quitter Andillac pour une paroisse éloignée et plus importante où l'appelle la confiance de son Evêque. Après avoir cité un aveu admirable du protestant Leibnitz sur la confession et sur le confesseur, cet ami fidèle donné par Dieu lui-même, Eugénie ajoute :

“ Ce céleste ami, je l'ai dans M. Bories. Aussi la nouvelle de son départ m'afflige profondément. Je suis triste d'une tristesse qui fait pleurer l'âme. Je ne dirais pas cela ailleurs, on le prendrait mal, peut-être on ne me comprendrait pas. On ne sait pas dans le monde ce que c'est qu'un confesseur, cet homme ami de l'âme, son confident le plus intime, son médecin, son maître, sa lumière ; cet homme qui nous lie et qui nous délire, qui nous donne la paix, qui nous ouvre le ciel, à qui nous par-

“ lons à genoux en l'appelant, comme Dieu, notre père : la foi, le fait véritablement Dieu et père. Quand je suis à ses pieds, je ne vois autre chose en lui que Jésus écoutant Madeleine et lui pardonnant beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé. La confession n'est qu'une expansion du repentir dans l'amour.”

Eugénie de Guérin, si richement douée, cultivait les dons qu'elle avait reçus de Dieu. Elle aimait la lecture des beaux et bons livres. Comme Mme de Sévigné, à qui elle fait souvent penser, elle est une vraie “dévoreuse de livres.” Nous connaissons sa bibliothèque, ses auteurs préférés, sa manière de lire. Elle lit moins encore pour s'instruire que pour s'élever. Les livres l'aident à prier, à penser, à réfléchir. Elle nous dit l'impression, le coup de soleil, produit en elle par ses premières lectures sérieuses. Relisant un soir l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais, elle écrit :

“ C'est ce que j'ai de mieux sous la main ; puis je suis bien aise de revoir ce que j'ai vu étant jeune, ce qui m'étonna, me pénétra, m'éclaira comme un nouveau ciel. Quand M. l'abbé Gagne me conseilla ces lectures, je ne connaissais guère que l'*Imitation* et autres livres de piété. Juge de l'effet de ces fortes lectures, et comme elles ouvrirent profondément mon intelligence. De ce moment, j'eus une autre idée des choses ; il se fit en moi comme une révélation du monde, de Dieu, de tout. Ce fut un bonheur, une surprise comme celle du poussin sortant de sa coque. Et surtout ce qui me charma, c'est que ma foi, se nourrissant de toutes ces belles choses, devint grande et forte.”

Eugénie de Guérin n'est pas exclusive dans ses lectures. Sa bibliothèque est variée, tout en ne renfermant que de bons livres. Nous l'avons vu lisant Platon, mais elle lit aussi les *Contes fantastiques* d'Hoffmann et les *Mémoires d'un prisonnier d'état* d'Andryane, qui eurent presque le succès des *Prisons* de Silvio Pellico.

Après chaque lecture, elle note ses impressions. Ses jugements littéraires ne manquent ni de vérité ni de saveur. Ainsi Victor Hugo l'attire à la fois et la repousse :

“ Quel homme que Hugo ! Je viens d'en lire quelque chose : il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout ; il a tout vu, tout fait, tout senti ; il m'étonne, me repousse et m'enchanté.”

Voilà l'impression de l'artiste. Voici le jugement de la femme :

Ces génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme : je déteste de rencontrer ce que je ne veux pas voir, ce qui me fait fermer bien des livres : *Notre-Dame de Paris*, que j'ai sous la main cent fois le jour, ce style, cette Esméralda, sa chevette, tant de jolies choses me tentent, me disent : lis, vois. — Je regarde, je feuillette ; mais des souillures, par-ci par-là, sur ces pages m'arrêtent : plus de lecture, et je me contente de regarder les images."

Lamartine est son poète favori, "son cher poète," comme elle l'appelle : "Tous les soirs je lis quelque *Harmonie* de Lamartine ; j'en apprend des morceaux par cœur, et cette étude me charme et fait jaillir je ne sais quoi de mon âme, qui me transporte loin du livre qui tombe, loin de ceux qui parlent auprès de moi ; je me trouve où sont ces

Esprits qui balancent les astres sur nos têtes,  
Et qui vivent de feu comme nous vivons d'air.

La voix harmonieuse de Chateaubriand qui émut tant d'âmes féminines, trouva un écho dans celle d'Eugénie de Guérin : "Je lis maintenant les *Etudes Historiques* de Chateaubriand. Après Lamartine, c'est le poète que j'aime le mieux. Il me vient même parfois la fantaisie de le lui dire. Peut-être le ferai-je."

Quelques jours après, elle écrit à son amie, la baronne de Maistre : "M. de Chateaubriand a passé par ici allant voir notre belle cathédrale d'Alby. Que j'aurais voulu voir le grand homme dans la grande église !"

Walter Scott charme les longues soirées de sa vie de château : "De tous les romanciers, je ne goûte que Scott (1). Il se met, par sa façon, à l'écart des autres et bien au-dessus. C'est un homme de génie et peut-être le plus complet, toujours le plus pur. On peut l'ouvrir au hasard, L'amour, chez lui, c'est un fil de soie blanche dont il lie ses drames."

Sans qu'un mot corrupteur étonne le regard.

---

(1) "Walter Scott, le barde posthume des Stuarts." (Lamartine.)

Sainte-Beuve, dont alors la critique était encore inspirée par l'idée chrétienne, "faisait ses délices." Elle pleurait en lisant, dans les *Essais* de Montaigne, la mort du jeune Etienne de la Boétie.

Mais ses prédilections allaient aux écrivains du grand siècle qui deviennent pour elle des amis :

Corneille, pour qui elle a les sentiments de Mme de Sévigné.

Fénelon, qui, dans ses *Lettres Spirituelles* se montre "si tendre, si élevé, si aimant."

Massillon, qui "gazouille du ciel je ne sais quoi de ravissant" et dont elle lit un sermon chaque jour, pendant tout un carême.

Pascal, "l'étonnant penseur," qu'elle lit, relit, médite et transcrit. Sur une page de son *Journal* il n'y a que ces mots du frère de Jacqueline :

"L'homme est un roseau pensant."

Mais on peut dire qu'elle est surtout la fille spirituelle de Bossuet. Ce grand nom ne cesse de revenir dans son *Journal* et elle aurait volontiers signé ces mots que Mme Swetchine, parlant de son admiration passionnée pour Bossuet, écrivait à la duchesse de Liancourt : "Toute ma vie, je me suis dit que, si je n'avais qu'une couronne, c'est à Bossuet que je la donnerais."

Quelque temps après la mort de Maurice, Eugénie écrivait, sans date, cette page sur son *Journal* :

"Parcouru l'*Histoire de Bossuet*, toute pleine de grandeurs, de cette élévation du siècle de Louis XIV, personnifiée religieusement en cet homme de génie et de foi. C'est trop grand pour que j'en parle, mais l'impression de cette lecture sur moi est si belle et bonne que je la marque; et puis, que de souvenirs se rattachent à ces fragments d'éloquence qui nous reportent à la plus belle époque de la France, à la plus brillante cour du monde, et moi à mon enfance et à Maurice! A treize ou quatorze ans, je dévorais les *Oraisons funèbres*; sans autre attrait que ces pensées du ciel et de la mort, qui ont eu de bonne heure tant d'influence sur moi; et puis, plus tard, Maurice m'a si souvent, si admirablement parlé des *Sermons* de Bossuet, que nous avons lus ensemble, dont il m'avait noté des passages, le dernier livre religieux que je lui ai ouvert pendant sa maladie: tout cela m'a touché en lisant cette histoire où j'ai vu revenir la mienne. Mousse sur un cèdre, un rien qui m'a donné à penser autant que le grand siècle. C'est le mien à moi, mes beaux jours passés de jeunesse, et Maurice, le roi de mon cœur."

Du grand siècle, Eugénie remonte jusqu'au siècle des Pères de l'Eglise. Elle lit les *Lettres* que saint Jérôme adressait aux Patriennes de Rome. Le génie purifié de saint Augustin l'attire. Elle écrit, le 28 août :

“ Saint Augustin aujourd'hui : un saint que j'aime tant parce qu'il a tant aimé. Je porte d'ailleurs son nom, et je l'ai supplié de me donner aussi un peu de son âme. La belle âme, et comme elle se peint divinement dans ses *Confessions* ! A chaque mot de ce livre, on sent l'amour de Dieu qui vous pénètre goutte à goutte le cœur, si dur qu'il soit. ”

Comme Mme de Sévigné, Eugénie de Guérin a dans sa bibliothèque “ toute une tablette de dévotion ” : saint François de Sales, sainte Thérèse, que Bossuet appelle “ un sublime docteur, ” Louis de Blois, saint Bernard ; l'*Imitation*, traduite par Lamennais : le *Dogme générateur de la piété chrétienne*, par Gerbet ; La *Vie des Saints*. — Elle lisait, chaque soir, la Vie du Saint du lendemain, et y ajoutait sur son *Journal* des réflexions parfois charmantes ou piquantes. Elle lisait, chaque année, avec un charme particulier, la vie de la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis.

Il est une chose qu'Eugénie de Guérin aimait encore plus que les livres, c'étaient les sermons. Quand il se donnait une mission à Gaillac ou dans les villages voisins, elle y allait, avide d'entendre parler de Dieu et des choses immortelles. Elle était fière de son curé d'Andillac, parce qu'il parlait mieux que les autres, et elle l'appelait “ le Massillon du pays. ” Mais son goût pour l'éloquence ne fut pleinement satisfait que lorsqu'elle vint à Paris où elle put entendre Lacordaire et Ravignan.

Eugénie partit pour Paris en octobre 1838, afin d'assister au mariage de Maurice qui allait épouser Caroline de Gervain, ravissante jeune fille des Indes et dont elle parle ainsi :

“ Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que naquit, sur les bords du Gange, une frêle petite enfant, qui fut appelée Caroline. Elle vient, grandit, s'embellit, et, charmante jeune fille, elle est ta fiancée à présent. J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris soin dans la compagnie qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient avec tant de grâces et de charmes ! Puis je lui vois tant de qualités de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévouement, de candeur, tout en elle est si beau et bon que je la regarde pour toi comme un trésor du ciel. ”

Le mariage fut célébré le jeudi, 15 novembre 1838, dans la chapelle de l'Abbaye-au-Bois.

Le lendemain, 16 novembre, Eugénie, encore émue et triomphante, écrit à son père resté au Cayla :

“ Ce fut hier le grand jour, le jour solennel, le beau jour pour Maurice et Caro (1), pour tous. Il ne manquait que vous, cher papa et Minin (2), pour compléter le bonheur. Vous eussiez été enchanté de cette fête de famille, la plus belle que j'aie vue. . . Que Caro était charmante avec sa robe de fiancée, sa couronne de fleurs d'oranger, sous son voile à la bengali ! ”

D'une plume rapide et joyeuse, Eugénie décrit la cérémonie du matin, puis elle parle du dîner et de la soirée :

“ A table, où tout s'est passé aussi bien qu'aux noces de Cana, j'étais à côté d'Auguste (3) et de M. d'Aurevilly, deux voisins de choix : aussi avons-nous causé et ri. ”

Puis elle revient à Caro, maintenant sa belle-sœur : “ Qu'elle était modeste à l'église et jolie à la soirée ! C'était bien la reine de toutes. Nous avons une douzaine de dames, toutes élégantes, des hommes je ne sais combien, beaucoup d'amis de Maurice. Ils ont été fort gracieux avec moi et m'ont tous fait danser. Oui, danser ! Que monsieur le Curé prenne son aspersoir et m'exorcise. J'ai dansé avec Charles, mon chevalier d'honneur. ”

Elle dansa aussi avec Barbey d'Aurevilly, qui avait les allures d'un croisé du XIII<sup>e</sup> siècle et dont la plume d'or étincelait comme une épée. C'est lui qui a écrit sur Eugénie de Guérin, la plus belle page que je connaisse ; il parle de son arrivée à Paris. Ecoutez bien, Mesdames :

“ Tirée de sa campagne, amenée en parure, comme une princesse des contes de fées, sous l'éclat intimidant des lustres, elle y vint sans embarras, sans disgrâce, avec un aplomb chaste et patricien qui disait bien, malgré les torts de la fortune, pour quel rôle social elle était faite. Sans l'avoir jamais vu, elle était faubourg Saint-Germain. Byron raconte en ses *Mémoires*, qu'il fut témoin de l'introduction, dans les salons de Londres, de miss Edgewort, et qu'elle ressemblait à l'idée qu'on peut se faire de Jeannie Deans. Mais la Campagnarde du Cayla descendait des plus belles porteuses de faucon qui traversent, gantées de daim, corseletées d'hermine et robe traînante, les chroniques du moyn-

(1) Diminutif de Caroline.

(2) Sa sœur Marie.

(3) Un de ses parents.

âge. Les manants avaient tué le faucon; les révolutions emportés les armoiries, une époque sordide méprisait le bouquet de roses de la dot, qui avait séché dans des mains résignées, — dans des mains vouées pour toute occupation désormais à tourner le fil de la quenouille ou les grains du chapelet. . . . N'importe! Si, comme l'a dit un hardi penseur, "tout homme est l'addition de sa race," elle était l'addition de la sienne, et le malheur, l'isolement dans la vie, l'acceptation de toutes les croix qui sont toutes les vertus, le ciel enfin, descendu dans le cœur de la femme n'avait pu effacer l'aristocratie puisée dans le sein de sa mère et les traditions du berceau.

"Voilà ce que nous admirâmes! Voilà ce qui, dès le premier moment, imposa au monde, qui s'étonna plus d'elle, qu'elle ne fut étonnée de lui. Si j'osais, en parlant d'une pareille fille, me servir d'un mot abaissé par ce qu'il y a de théâtral dans nos mœurs, je dirais que son succès fut grand dans les quelques salons où elle alla. Les femmes chuchotaient de son génie d'expression et de sentiment révélé par ses lettres; mais on n'eut pas pour elle les importunités curieuses qu'on prend parfois pour des hommages. On ne la trouva pas amusante ou intéressante, comme dit le monde, quand il applaudit de sa main familière et maladroite sur des joues fières. On la respecta. Le monde la traita en femme du monde: c'est ce qu'il respecté le plus. Elle savait qu'elle ne l'était pas. Elle savait qu'il y avait un dessous dans le langage du monde qui lui échappait, et elle l'a dit avec son accent dans ses lettres; mais, en la voyant, quel observateur l'aurait deviné? Excepté de temps en temps, un regard charmant d'hirondelle, heurtant la tapisserie et cherchant son vieux mur du Cayla, à chèvre-feuilles et à pariétaires, qui eût révélé dans cette fille calme autre chose qu'une femme du monde, capable de lui plaire, et, si elle avait voulu s'en donner la peine, de le dominer!

"Mais elle avait une bien autre destinée. L'hirondelle revint au vieux mur. Elle y avait laissé son père et elle eut bientôt à y ramener son frère mourant."

Maurice de Guérin s'était marié atteint déjà de la maladie dont il mourut peu de temps après. Il en ressentait les premières souffrances, les premières illusions et ces premiers symptômes, qui rendaient plus touchant le genre de beauté qu'il avait; car, pour les têtes d'imagination, il avait la beauté qu'on pourrait attribuer au dernier des Abencérages. Or, ce que les autres ne voyaient pas dans les joies et les entraînements de ce jour, Eugénie le vit,

elle, de ces yeux tristement prophètes, qui voient tout quand on aime!

Sans cette intuition de l'état de son frère, le monde de Paris qu'elle observait pour la première fois, eut été pour elle d'un intérêt prodigieux, car son esprit plein d'alacrité se prenait à tout. Si, comme elle l'avait dit, son cœur était le rayon de miel aux petites logettes, son esprit en était l'abeille. L'abeille trouva à butiner dans la grande ville.

Pendant son séjour à Paris, Eugénie de Guérin habitait chez son frère, au n° 36 de la rue du Cherche-Midi, dans un pavillon au fond d'un jardin. Ce quartier lui plaît, et elle écrit: "Notre quartier du Cherche-Midi est charmant: il est si paisible que je me crois à la campagne."

Elle va tous les matins entendre la messe à l'Abbaye-Aux-Bois. "J'ai déjà vu, dit-elle, bien des églises, anciennes et nouvelles. Je suis pour les vieilles. Notre-Dame, Saint-Eustache, d'autres dont j'ai oublié le nom me plaisent mieux que la Madeleine avec ses formes païennes, église sans clocher, sans confessionnaux, expression d'un siècle sans foi; et Notre-Dame-de-Lorette, coquette comme un boudoir. J'aime les églises qui me font penser à Dieu, dont les voûtes élevées portent au recueillement. Je me trouve à mes goûts à l'Abbaye-Aux-Bois, simple et petite église me rappelant presque celle d'Andillac." Eugénie de Guérin ne visitait pas seulement les églises; malgré ses peurs d'hermine, elle visitait les Musées. Au Louvre, elle remarque un portrait qui lui rappelle le visage et les allures de son amie, Louise de Rayssac, et elle lui écrit le soir même:

"Le doux plaisir que vous m'avez fait hier au musée espagnol de peinture, où je vous ai retrouvée. C'était vous, Louise: une tête vive, un visage oval, un air malin, vos yeux qui me regardaient, vos joues que j'allais baiser sans une barre en travers. J'ai été frappée de la ressemblance et si charmée que j'ai repassé exprès pour revoir ma chère Espagnole. Décidément, vous avez quelque chose d'espagnol, puisque je vous trouve dans sainte Thérèse et dans cette autre femme, je ne sais laquelle. Elle est de belle et noble mise."

Mais ce qui l'attire, la passionne le plus c'est l'éloquence des grands orateurs qui alors illustraient la chaire. Elle va écouter Dupanloup à Saint-Thomas-d'Aquin, Deguerry (1). à Saint-Roch,

---

(1) Celui qui après avoir fermé les yeux de Chateaubriand en 1848, sera l'une des victimes de la Commune en 1871.

entendre Lacordaire, elle arriva avec le baron de Maistre trois heures à l'avance. C'était trop tard; la vaste nef était déjà remplie. Ils furent obligés de se placer dans les bas-côtés.

Eugénie eût sa revanche: elle vit deux fois de très près le P. Lacordaire en visite chez son amie la baronne de Maistre: "Lacordaire est venu en habit de dominicain, qui sied parfaitement à son visage ascétique, humble et inspiré. Il parle peu, mais en "dit tant du regard! Rien n'est comparable à ce regard flamboyant d'intelligence. Je lui trouve le front inspiré et resplendissant de saint Dominique."

Avant de quitter Paris, Eugénie de Guérin fit faire son portrait par Augier, le Carolus Duran de l'époque, et elle résume ses impressions parisiennes dans cette page qui répond bien à la nature de son esprit:

"Vous me demandez mes impressions dans Paris. On admire, mais rien n'étonne. A chaque pas, l'œil et l'esprit sont arrêtés; mais dans ma campagne je m'arrêtais aussi sur les fleurs, sur les brins d'herbe, sur d'étonnantes petites bêtes. A chaque endroit ses merveilles; ici celles des hommes et là celles de Dieu. Oh! celles-ci sont bien belles et ne passeront pas. Les rois peuvent voir tomber leurs palais, les fourmis auront toujours leur demeure. Sur ces réflexions, je vous quitte pour aller coudre une robe."

Eugénie de Guérin ne quitta point Paris sans un double regret qu'elle a voulu nous dire. Elle regrettait de n'avoir pas vu Mme Récamier et de n'avoir pas entendu Mlle Rachel, alors dans toute sa gloire, et "qui disait si bien Racine." Eugénie n'aurait certes pas été déplacée dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois et nul mieux qu'elle n'eût compris la grande tragédienne interprétant *Athalie* ou *Polyeucte*.

Le retour d'Eugénie de Guérin au Cayla fut bien triste, parce qu'elle y emmenait avec elle son frère mourant. Maurice de Guérin mourut vite. Il mourut comme on meurt quand on est heureux. La maladie fit des progrès rapides. Les médecins, qui parlent de la puissance du soleil quand ils ne croient plus à la leur, l'envoyèrent réchauffer ses derniers frissons dans le Languedoc et mourir où il était né.

Il s'éteignit le 19 juillet 1839, ayant près de lui sa jeune femme qu'il laissait veuve après six mois de mariage, et sa sœur Eugénie qui lui survivra neuf ans, mais dont la vie ne sera plus qu'un long deuil: elle veillera sur sa tombe et sa mémoire, comme elle avait

veillé sur sa jeunesse. Elle continuera le *Journal*, en l'adressant à *Maurice au ciel*. Ces dernières pages sont baignées de larmes, et l'orante éplorée ne se console qu'en écrivant ces derniers mots : " En Dieu on retrouve tout ce qu'on a perdu . . . Jetons nos cœurs " en l'éternité ! "

J'aime à me la représenter sous son grand voile noir, relevant la tête et cherchant des yeux Maurice à travers l'azur du ciel. Cette attitude convient à cette noble fille, qui a pu dire : " J'étais moins sœur que mère " ; qui raviva la foi, un moment endormie dans l'âme de Maurice, alors qu'il était livré à toutes les séductions de la vie parisienne et à toutes celles du génie tombant de Lamennais, et qui remit celui qu'elle aimait sur le chemin radieux du Paradis. Elle restera le modèle et le type idéal des sœurs aînées, et, selon la remarque de Sainte-Beuve, le livre, où elle a épanché son âme aimante et fraternelle, se pourrait intituler, le *Livre des frères et des sœurs*.

Parlant de ce livre, révélation d'une âme dont la transparente beauté fait penser à ces lacs des montagnes qui ne réfléchissent que le ciel ou le vol de l'aigle qui passe, Lamartine écrivait ces mots qui terminent son étude sur Eugénie de Guérin, et qui termineront cette conférence. " Prêtez l'oreille et écoutez ces mystères de l'âme. Rien ne vous scandalisera : c'était une femme, mais c'était une sainte ! Vous vous sanctifierez en la lisant. "

(*Reflets du Passé.*)

EM. TERSADE.

---

## Les Abeilles de Valvert

---

### I

LA CHARTREUSE.

A une lieue de Montbriant, dans un étroit vallon resserré entre des coteaux couverts de forêts, et qu'arrose une petite rivière aux ondes limpides et bruyantes, s'abritait avant 1789 une chartreuse fondée au treizième siècle. Son église était belle ; située à mi-côte, elle dominait le monastère, dont les cellules et les enclos s'étagaient

en terrasse sur la rive occidentale de la Sarlette. Une vingtaine de religieux vivaient là. Presques tous étaient enfants du pays : leurs chants et leurs prières animaient cette solitude, leurs biens étaient le patrimoine des pauvres, et personne ne pouvait les accuser d'un méfait. Ils étaient tellement séparés du monde, que les premiers bruits de la Révolution n'arrivèrent pas jusqu'à eux. Mais enfin, avertis par leurs amis, ils durent se préparer à quitter les murs bénis où ils avaient espéré vivre et mourir. Des guides fidèles s'offrirent pour les emmener à travers les forêts et leur faire gagner la frontière. Il fallait se hâter. Leur couvent devait être envahi le lendemain : il ne restait à choisir qu'entre l'exil ou la prison.

Les pauvres chartreux communièrent une dernière fois dans leur église, et, sans rien emporter que les vases sacrés et les reliques des saints, ils s'éloignèrent sous la conduite du P. Abbé.

Ils espéraient revenir : personne ne prévoyait encore combien la tempête serait longue ; pourtant, le P. Hugues pleurait. Il resta le dernier pour dire adieu à ses abeilles. Le soleil venait de se lever, et elles sortaient en foule des ruches.

F. Guérin, jeune novice, s'approcha du P. Hugues.

— J'aurai soin de vos abeilles, mon Père, dit-il. Vous les retrouverez.

— Vous ne partez donc pas, mon frère ?

— Non. J'ai obtenu du P. Abbé la permission de rester. Je garderai la maison.

— Mais si elle est confisquée, envahie ?

— Eh bien, je me cacherai dans la forêt. J'y porterai nos ruches. J'irai chez ma mère, au besoin. Mais je ne veux pas m'éloigner.

— Que Dieu vous garde, mon frère, dit le P. Hugues : oh ! que ne puis-je rester aussi.

L'Abbé le fit appeler. Il rejoignit ses frères, et bientôt la dernière robe blanche disparut sous les chênes et les sombres sapins.

F. Guérin, resté seul, erra toute la journée dans le cloître, l'église et les salles désertes. Il sonna la cloche aux heures accoutumés, pria Dieu et attendit.

C'était le 10 août ; le temps était parfaitement beau : les abeilles butinaient sur le serpolet, la bruyère et les belles fleurs des enclos. Tout était si calme aux alentours du monastère, que F. Guérin se disait : on nous a trompés. *Ils ne viendront pas.*

Hélas ! ils vinrent à la tombée du jour, et la bande infernale s'empara du monastère. F. Guérin fut arrêté, sommé de livrer

les trésors des moines, et roué de coups. Il tenta de s'échapper : on tira sur lui, une balle l'atteignit ; il tomba. Les bourreaux le crurent mort, et ne songèrent plus qu'à piller.

Les maigres provisions des religieux, leurs livres, les ornements d'église et les meubles grossiers des cellules furent tout ce qu'on put emporter. C'était un chétif butin. La chartreuse de Notre-Dame-de-Paix était pauvre, et ses religieux ne vivaient que du revenu de leurs forêts. Les tombes ouvertes n'eurent même pas de plomb à donner aux patriotes. De rage, ils mirent le feu à l'église, à la grange, aux cellules et jusqu'aux ruches, et s'éloignèrent avant l'aube aux lueurs de l'incendie.

À mesure que la troupe scélérate s'avavançait pays, que le bruit de ses chants et de ses blasphèmes se perdait dans l'éloignement, deux pauvres femmes tremblantes, qui s'étaient tenues cachées dans une grotte à peu de distance du monastère, s'avancèrent avec précaution sous les arbres, guidées par la clarté des flammes.

— Mère, disait la plus jeune, attendez-moi là. J'irai seule. Je reviendrai vous dire ce que j'aurai vu. N'ayez pas peur pour moi. Il n'y a aucun danger. Ils sont tous partis, emportant leur butin.

— S'il n'y a pas de danger, Madeleine, pourquoi m'empêches-tu d'y aller ? — S'il y en a, je veux le partager avec toi. Allons ; ce religieux que nous avons vu tomber, je veux l'ensevelir. Quelque chose me dit que c'est mon fils.

Madeleine n'osa rien répondre. Elle avait le même pressentiment que sa mère. Pourtant, un garde forestier qui avait rencontré la veille les religieux fugitifs lui avait assuré qu'ils étaient tous partis. Mais, aux premières clartés de la lune, elle avait vu l'envahissement du monastère, et, une heure après, au milieu du tumulte, un religieux s'enfuir, et tomber, frappé d'une balle, près de la porte du bois. Madeleine et sa mère se dirigèrent vers cette porte. L'incendie diminuait, mais la lune brillait encore et guidait leurs pas chancelants. Elles virent que la porte avait été brisée. — Au moment de franchir la clôture, Madeleine, se dit : J'espère que je n'offenserai pas le bon Dieu ; elle se signa, et entra dans l'enclos. Sa mère était restée à genoux près de la porte.

Madeleine errait au hasard : elle se trouvait dans l'enclos que cultivait le P. Hugues, l'enclos des ruches. Il était plein de fleurs, de lis surtout, qui brillaient comme des calices d'argent au clair de la lune. Tout à coup, Madeleine jeta un cri. Sur des lis brisés était étendu, dans sa robe blanche empourprée de sang, son frère,

le F. Guérin. — Elle se jeta sur lui, prit ses mains, inonda de larmes son visage pâle, et s'écria :

— Mère, mère, venez ! je l'ai trouvé. Il vit encore.

Et, quelques instants après, rassemblant leurs forces et leur douleur, elles emportèrent dans la forêt le religieux mourant.

JULIE LAVERGNE.

(à suivre).

### UN LIBRAIRE IMPERTURBABLE

Un ami de Mark Twain relate, dans la *Washington Post*, l'anecdote suivante sur le célèbre humoriste.

Mark Twain, très grave, entre dans une librairie de Washington et demande le prix d'un ouvrage exposé dans la vitrine.

Quatre dollars, dit le libraire.

Je suis journaliste, reprend Mark Twain. En cette qualité, n'ai-je pas droit à une remise ?

— Très certainement.

— Et puis... j'écris pour les magazines, et je crois que vous pouvez me faire une concession à ce titre ?

— Evidemment, dit le libraire, comme collaborateur de revues, une réduction vous est due.

— Et puis... j'ai composé quelques livres et je suis membre de la Société des auteurs américains. Cela me vaut aussi, d'ordinaire, une petite diminution dans mes achats de livres, continua Mark Twain.

— Cette diminution, nous vous la consentirons chez nous.

— Et puis... vous savez que je suis actionnaire de cette maison d'édition, ce qui devrait encore m'assurer un rabais.

— Indubitablement.

— Dites-moi, ajoute enfin l'humoriste, devenant plus communicatif, je suis Mark Twain. Peut-être avez-vous entendu parler de moi.

— Ne pensez-vous pas que je n'aurais pas droit encore de ce fait à une petite faveur ?

— Mais comment donc.

— Cela va bien, dit alors Mark Twain, combien dois-je maintenant vous payer ?

— Rien du tout ; c'est la maison qui est votre débitrice de quatre-vingt cents.

Mark Twain avait trouvé son maître.

LA CIE CADIEUX & DEROME, MONTREAL

---

**Série No 24.**— Collection de volumes illustrés. Format  $8\frac{1}{4} \times 5\frac{1}{4}$ , 120 à 144 pages. Cartonnage imitation de toile, tranches dorées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.23

La collection renferme 36 volumes de genres très variés : ouvrages d'histoire religieuse, hagiographie, histoire et biographie, légendes et récits moraux, science vulgarisée, voyages, etc.

---

**Série No 22.**— Mêmes volumes que la série No 24. Cartonnage, tranches jaspées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.17

La collection comprend les volumes du No 24.

---

**Série No 21.**— Attrayante série illustrée. Format  $8\frac{1}{4} \times 5\frac{1}{4}$ , volumes de 72 à 96 pages. Cartonnage imitation de toile, tranches jaspées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.12½

La série se compose de 20 volumes et comprend tout un choix d'ouvrages variés et illustrés pour la jeunesse.

---

**Série No 19.**— Collection de volumes illustrés "Série édifiante." Format  $8\frac{1}{4} \times 6$ , 96 pages. Cartonnage imitation de toile, tranches blanches.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.12½

Cette nouvelle série renferme 15 titres, ouvrages éducatifs, biographies de chrétiens et chrétiennes illustres, légendes religieuses.

---

**Série No 18.**— Collection de gros volumes, format  $7\frac{1}{2} \times 4\frac{3}{4}$ , 288 pages, avec gravures. Cartonnage imitation de toile, tranches jaspées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.30

7 volumes dans la série: Chanoine Schmid, ses œuvres, 4 volumes séparés — Jeanne d'Arc — Louis XI — Naufragés au Spitzberg.

---

**Série No 17.**— "Bibliothèque édifiante." Volumes ornés de gravures, format  $7\frac{1}{2} \times 4\frac{3}{4}$ , 144 pages. Cartonnage imitation de toile, tranches dorées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.15

Cette bibliothèque comprend 24 volumes. On y trouve : Vie de N.-S. Jésus-Christ — Vie de la Sainte Vierge — Vie des Saints et Saintes les plus connus, l'histoire de Lourdes — Dom Bosco — Les jeunes Saintes — Les Saints de l'atelier, etc.

---

**Série No 16.**— Même que la précédente. Cartonnage imitation de toile, tranches jaspées.

**Prix, le volume** . . . . . 0.11½

Même assortiment que la série No 17.

---

**Série No 15.**— Collection illustrée, très populaire, format  $7\frac{1}{2} \times 4\frac{3}{4}$ , 120 et 144 pages. Cartonnage imitation de toile, tranches dorées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.15

40 volumes dans cette série, grande variété de titres, ouvrages de piété, vies de saints, récits récréatifs et moraux, science pittoresque, ouvrages agricoles, récits historiques, voyages, biographies, etc.

---

**Série No 13.**— Même que la série No 15. Cartonnage imitation de toile, tranches jaspées.

**Prix, le volume** . . . . . \$0.11½

Mêmes sujets que la série No 15.

---

Nous accordons **DE FORTES REMISES** sur les prix du présent catalogue.

Avril 1908